

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 16 (1986)
Heft: 11

Artikel: Roger Borniche : féerie de l'aventure
Autor: Gygax, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-829478>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Roger Borniche

Féerie de l'aventure

Commençons par une colle : à supposer que vous ne connaissiez pas encore Roger Borniche, lequel de ces métiers lui choisiriez-vous, au vu de son physique par exemple : comique troupier, chansonnier, représentant, fort des Halles, policier, écrivain ? Il a été tout cela avant de s'adonner à la rédaction de bouquins policiers où il raconte ce qu'il a vécu avec un talent que personne, à moins d'être de mauvaise foi, ne pourrait lui contester. Un jour peut-être se décidera-t-il à raconter sa vie ; ce sera à coup sûr un best-seller. Parce que Roger Borniche, 67 ans, a vécu et vit avec passion une existence folle, au sens le plus noble du mot.

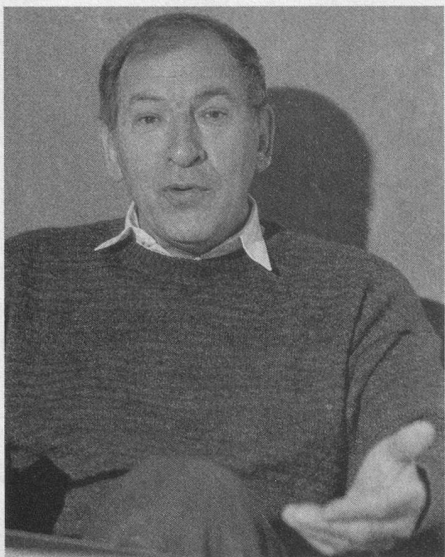
Dans son appartement très napoléonien proche de Passy — les portraits de l'Empereur y sont nombreux parmi d'autres souvenirs d'une des plus grandes aventures de tous les temps, notamment le piano ayant appartenu à la mère de Napoléon, Letizia Ramolino — Roger Borniche nous raconte sa vie. L'écouter et l'observer, il nous émerveille ; on est vite convaincu : assis à son bureau, il est à la fois grand flic, maître conteur et chansonnier plein de fantaisie.

Roger Borniche parle comme il écrit : à la perfection. Il est certain que son métier de chansonnier-comédien l'a servi au cours de ses enquêtes périlleuses et des interrogatoires de ses suspects. Sans parler des grandes opérations menées de main de maître pour pincer des malfrats de haut rang : Pierrot le Fou, Emile Buisson l'ennemi public N° 1, René la Canne, roi de l'évasion, les voleurs des bijoux de la Bégum ; nous en passons. Un chiffre donne le vertige : au cours de sa carrière, Borniche a procédé à... 567 arrestations !

A la rue

Il est né en juin 1919 à Vineuil-Saint-Firmin, dans l'Oise, rue de la Carrière aux Daims, d'un père entrepreneur en peinture chargé notamment de la réfection des murs et façades du château voisin. Tout gamin, très individualiste, il aimait s'isoler pour composer des poèmes, des chansons. Il avait « ses coins » dans le château ou dans le cimetière où il rêvait devant les plus vieilles tombes. Il a deux sœurs et un frère, celui-ci ayant repris le fonds de commerce paternel. Le décor est planté. Papa Borniche, créateur d'une entreprise qui marchait bien, espérait faire de Roger son successeur. Il voulait ajouter une corde à son arc : la peinture en lettres de Bruxelles. Mais entra-crivit à l'Ecole de peinture en lettres de Bruxelles. Mais entre-temps, avec des objets récupérés ici et là, Roger avait réussi à monter un poste à galène. Un jour il capta une émission qui l'électrisa : Gaston Ouvrard dans son tour de chant ! Alors il décida tout de go de devenir comique troupier. « Mon père m'a mis à la rue avec mon baluchon. »





Paris, Roger y arrive conscient qu'il lui faudra désormais faire face seul, se débrouiller dans la grande ville. Un oncle travaillant dans les transports en commun l'hébergea. Têtu, Roger poursuit son idée et, rassemblant tout son courage, se présente au Petit Casino où il tente sa chance en interprétant un des grands succès d'Ouvrard: «Je ne suis pas bien portant». La suite, on l'imagine: «On vous écrira!» Et comme on n'écrit pas, Borniche, devenu Logers, se fait engager par une maison de registres de comptabilité qui porte le nom indien de Kalamazoo, en tant que représentant. Un tout petit fixe et commission. «Je n'osais pas affronter la clientèle. La faim m'a enhardi, et j'ai pu gagner ma croûte pendant quelque temps.»

Suit une deuxième audition au Petit Casino. Roger chante «Au lycée Papillon» de Georgius. Il a de la voix, une mimique très au point, du courage, de la présence et il a une belle gueule. Il est choisi parmi 40 candidats. Quelques mois plus tard, c'est l'audition publique qui décidera de tout. C'est gagné! Il empoche un contrat pour une semaine et il succède au Petit Casino à Paul Meurisse. Il touchera 110 francs, mais les déductions faites, il lui restera 30 francs. Qu'importe! La vie est belle et la chance était dans la salle en la personne de Mme Treiguer, directrice d'un poste de radio de l'Ile-de-France à Paris. «Elle m'a engagé», raconte Borniche, sous le nom de Roger Bor. A 18 ans et quelques mois, je faisais une émission hebdomadaire en plus de quelques cachetons à l'extérieur.» Voici comment Roger Borniche, futur policier célèbre, devint chanteur fantaisiste et imitateur de Tino Rossi,

Jean Sablon, Ouvrard, Georgius et quelques autres...

Pendant un gala à Montereau avec Georgius, Roger Bor, qui présentait le spectacle, demanda à celui qu'il considérait comme son maître s'il l'avait bien imité. «Très bien mon petit, répondit Georgius, tu as été formidable!» Et il ajouta, cinq secondes plus tard: «Seulement, je ne me croyais pas si mauvais!» Alors, Roger Bor décida de devenir chansonnier. Il se fit applaudir au Caveau de la République avec Jean Marsac.

Doucement, la guerre arrive. En novembre 1939, Borniche part à l'armée où il servira pendant trois ans, notamment au 502^e régiment de chars de combat. Son commandant s'appelait Jean Nohain.

En 1940, armistice. Borniche est versé dans l'infanterie. Le général de Lattre, à Clermont-Ferrand, le charge d'organiser une troupe de théâtre en zone libre. Un soir, le général étant en retard, les acteurs le mirent gentiment en boîte dans un sketch improvisé.

Roger Borniche raconte: «Il m'a convoqué et m'a dit: «Ici, nous ne sommes pas au Caveau de la République. Vous savez ce qui vous attend!» Ma punition: rayonner avec la troupe en zone libre pour recruter des volontaires pour l'armée de l'armistice...»

L'aigrette de Mlle Kim

1942, retour à Paris où les cabarets sont fermés, où tout est gris. Seule possibilité: monter des attractions dans

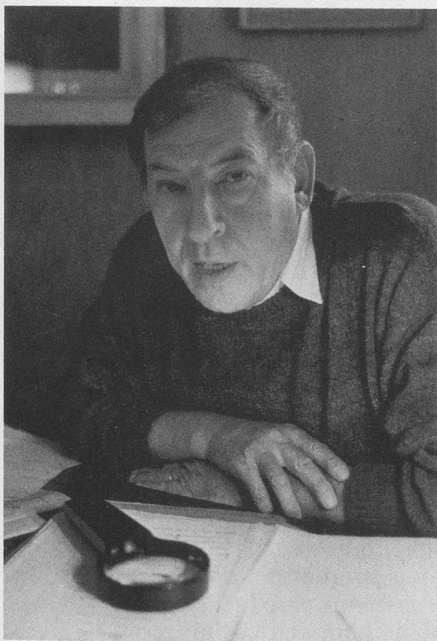
les cinémas. Des tournées suivent avec Lina Margy. Mais les choses ne tardent pas à se gâter et Roger Bor est convoqué pour le STO (Service obligatoire du travail). Il fait la sourde oreille. Une fois de plus, le hasard va intervenir. Il rencontre un unijambiste qui lui apprend que le Printemps engage, mais qu'il a lui-même échoué à cause de sa jambe en bois. Borniche fonce au Printemps, bureau du personnel. Il est engagé au service spécial: il entre dans la police des grands magasins. Les vols démasqués lui vaudront une prime; les grosses prises se solderont par de grosses primes. Borniche travaille sous les ordres d'une toute petite femme portant éternellement un chapeau à aigrette. Mlle Kim est toujours la première à la porte pour stopper les voleurs. Elle est si agile que Borniche ne prend rien pendant deux mois. Alors il s'installe au sommet de l'escalier d'honneur d'où la vue est étendue. Il surveille les clients, certes, mais aussi l'aigrette de Mlle Kim. Un beau jour celle-ci se met à vibrer. Borniche s'élanche, arrive le premier à la porte. Hélas, la suspecte n'avait rien pris... Et Mlle Kim lui servit la phrase qu'elle réservait aux auteurs de larcins: «Tel est pris qui croyait prendre!»

A la suite de cet échec, l'ancien comique troupier est déplacé au service de nuit. Il attrape un pauvre type qui a volé une chemise et qui se met à pleurer. Borniche, ému, replace la chemise sur le rayon et laisse filer le voleur. «Cela a été ma seule prise...»



Du comptage des gommes au grand banditisme

Mais le STO ne le lâche pas. Roger Borniche lui échappera grâce à un copain qui lui conseille de proposer ses talents au Contrôle économique. Mais il est renvoyé quand il annonce comme profession artiste de music-hall. Une semaine plus tard, un nouveau directeur l'engage: il s'est présenté comme gérant de l'entreprise de son père. Il espérait des enquêtes, on lui fit compter des gommes et des crayons au service du matériel... Un camarade lui propose alors de se présenter à la police. A mi-décembre 43, Roger Borniche passe l'examen d'entrée à la Sorbonne. La chance est avec lui. Ce fan



de Napoléon reçoit comme sujet d'histoire la naissance de l'Empire et, comme sujet de droit, la cour d'assises. L'Ortédrine aidant, il est engagé avec 99 autres candidats sur 1500... En 1944, il est nommé à Orléans. Il assiste à des interrogatoires poussés d'où le sujet sort ensanglanté. «C'est ça le métier de flic?» pense-t-il. Ses chefs veulent l'envoyer dans le Cher pour une «opération de nettoyage». Borniche refuse, quitte son poste et part à pied pour Paris. Un camion le ramasse sur la route et il raconte sa désertion au brave chauffeur qui l'emmène aux Halles où il est engagé comme porteur au pavillon de la viande, ce qui lui permet de rapporter quelques victuailles à la famille de son oncle. Débarquement, libération. Roger Borniche re-



trouve sa famille. Un bonheur ne venant jamais seul, il est réintégré dans ses fonctions policières. On veut lui confier la garde de collabos, rue Bassano. Il ne s'y fait pas, parle de démission, mais son principal lui propose de le muter à la brigade criminelle où on lui montre une collection de vêtements divers permettant de se déguiser pour les enquêtes. Alors le comédien resurgit: «Ça a fait tilt! J'ai marché!» Après la Première Brigade régionale de police judiciaire à Paris, il devient en 1948 officier de police judiciaire. Pendant presque dix ans il se consacre entièrement avec passion à la lutte contre le grand banditisme. Il se couvre de gloire, réussissant des arrestations de truands parmi les plus dangereux des annales policières françaises. Une carrière étincelante due à son courage, à ses dons de comédien qui lui permettent de s'infiltrer dans les couches les plus secrètes du milieu. Il en sera récompensé en 1950: il est nommé inspecteur principal et il reçoit la médaille d'honneur de la police et la médaille des actes de courage. En 1956 enfin, l'honorariat couronne sa carrière: il conservera son titre, une distinction qu'il est seul à posséder.

13 bouquins, 4 films

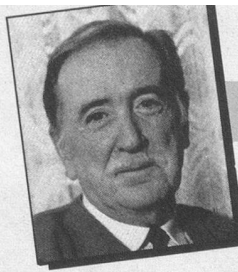
Roger Borniche est trop actif pour songer à déteiler. Il se lance dans le privé et ouvre un bureau de détectives pour le compte de compagnies d'assurances. Son bureau occupe bientôt 35 personnes. Son travail lui fait faire le tour du monde. Mais le désir de raconter, d'écrire, le chatouille. Il écrit l'histoire de Roger la Canne, ce truand qui scia le plancher d'un fourgon cellulaire pour s'échapper. Le manuscrit est confié à

un éditeur qui approuve les 150 premières pages, mais le reste... Borniche rewrite, coupe, ajoute et glisse finalement le manuscrit dans un tiroir où il dormira pendant dix-sept ans! A son ami Alain Delon, il confie ce récit et demande de le critiquer. Delon lui dit: «Si ton manuscrit n'a pas été accepté c'est qu'il n'est pas bon. Continue d'écrire. Parle de Buisson, de Pierrot le Fou!» Alors il s'attaque à Buisson et remet le manuscrit à Delon qui lui téléphone le lendemain: «Ton bouquin m'a emballé; je n'ai pas fermé l'œil de la nuit!» Borniche continue. Ce fut «Flic Story», puis «René la Canne». Le premier donne lieu à 17 éditions et à un film; le second se vend à 850000 exemplaires. Suivent «Le gang» qui sera pris par le cinéma, «Le play-boy», «L'indic», etc. En tout 13 bouquins, 4 films, 10 millions de volumes... Mot de la fin de Roger Borniche: «Je dois ma réussite à Alain Delon et à ma femme qui m'ont encouragé...»

Une question me brûle les lèvres (le jour de l'interview, la Préfecture de police de Paris fut le théâtre d'un sanglant attentat terroriste):

— Quelles mesures prendriez-vous pour combattre de telles entreprises dont la cruauté n'a d'égale que la lâcheté?

— J'ai déployé mon activité dans le banditisme, la grande criminalité de droit commun. On les combattait par les écoutes téléphoniques, les fiches d'hôtels, les informateurs payés. C'est ainsi que peu à peu le grand banditisme a été éliminé. Le terrorisme, quant à lui, n'existait pas. En 1950, une loi fut votée qui punissait de mort les agressions à main armée. A l'époque,



PIERRE LANG

les truands avaient peur de la guillotine. Mais il y a eu un relâchement des mœurs. Le Code pénal a été réformé, puis la peine de mort a été supprimée. Quant au terrorisme, il est arrivé en France de l'étranger, de la guerre d'Algérie, du Liban... Il est difficilement jugulable, d'autant plus que jusqu'ici la collaboration des polices européennes n'existait pas. Le phénomène était nouveau, très mouvant. Qui frapper? Où vont-ils frapper? J'estime qu'il faudrait rétablir la peine de mort dont je n'étais pas partisan auparavant. Pour ces gens-là et leurs complices, l'exécution sans délai. Seules des sanctions exemplaires seront salutaires.



Une collaboration étroite des polices sur le terrain international est hautement souhaitable... C'est là mon opinion, mais je le souligne: ce n'est pas mon domaine. Le grand banditisme que j'ai combattu en créant les groupes de répression, c'est autre chose. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir des idées...

«Aujourd'hui je suis écrivain. Je raconte des histoires. J'espère bien continuer. Sans doute est-ce mon dernier métier...»

Georges Gygax
Photos Yves Debraine

Le monde secret des *Lombrics*

Auriez-vous jamais imaginé que le ver de terre est l'un des animaux se révélant vraiment indispensables à l'équilibre de notre monde! Le premier jardinier (après notre maman Eve... il est vrai qu'elle était plutôt arboricultrice et cela ne lui a pas si bien réussi...).

Le rôle de ce ver est primordial aussi bien en botanique qu'en zoologie car il est le meilleur travailleur de la terre qui ait jamais été inventé par la nature. Dans un terrain, disons normal, sans acidité excessive, on estime à quelque trois millions d'individus la population de lombrics (un nom plus exact pour le ver) au demi-hectare (ce qui équivaldrait environ à 750 kilos de ces petites choses rampantes).

Sur cette surface (un demi-hectare) ils vont, en une année, retourner une moyenne de dix tonnes de terre! Un joli travail qui profite au sol d'abord, ameubli par ces cheminements ininterrompus, mais aussi à l'homme qui dispose ainsi d'une terre plus facile à travailler, plus aérée donc plus productive.

Mêmes avantages pour les herbivores que nous avons domestiqués car si l'herbe pousse plus grassement sur ces surfaces labourées, cela signifie une nourriture plus abondante et plus nutritive. Même cette herbe «inutile» qu'est le gazon de votre jardin (et à laquelle vous tenez particulièrement) sera dix fois plus belle si votre sol sert d'abri à quelques centaines de lombrics.

Les lombrics sont hermaphrodites, l'un des deux pouvant, indifféremment, jouer le rôle du mâle ou de la femelle. Comment se prend la décision...? Vous m'en demandez trop! Sachez seulement que l'accouplement

de trois à quatre heures, les deux partenaires étant liés par une sécrétion visqueuse. A l'exception d'une certaine section inférieure qui demeure enfouie dans la terre.

Alors, où est situé le sexe? Le sperme est transmis par un orifice se trouvant entre la trente-deuxième et la trente-quatrième vertèbre. Si vous étiez plus observateur, vous auriez remarqué ce détail! Je plaisante, car il faut des instruments extrêmement puissants pour détecter cet orifice.

Toujours est-il que madame (ou monsieur?) va pondre dès le lendemain de l'accouplement. Une ponte qui se poursuivra pendant plusieurs mois, sans qu'un nouveau coït soit nécessaire. Les embryons qui seront expulsés mettront (selon les conditions atmosphériques rencontrées) de un à cinq mois pour terminer leur croissance. Et leur maturité sexuelle ne sera atteinte qu'au bout de dix-huit mois.

On ne se trouve donc pas face à un animal dont la reproduction pourrait se révéler envahissante. Cette relative longueur du développement se trouve en partie compensée par une durée de vie assez surprenante. En bonne santé, dans une bonne terre et sans trop de rongeurs, un ver doit vivre environ trois à quatre ans.

Pendant que vous me lisiez, des millions, des centaines de millions de lombrics poursuivaient inlassablement leur travail; sourds et aveugles ils cheminaient dans leurs petites galeries... Un peu de terre par-ci, quelques brins d'herbe par-là, ils n'en demandent pas plus pour être heureux. Et si «leur» bonheur doit faire le nôtre, que peut-on leur demander de plus?

P.L.